



Çedille. Revista de Estudios Franceses

E-ISSN: 1699-4949

revista.cedille@gmail.com

Asociación de Francesistas de la
Universidad Española
España

Alfaro Amieiro, Margarita

L'expérience totalitaire en Europe: destruction et aliénation des individus dans l'œuvre de
fiction de Katrina Kalda

Çedille. Revista de Estudios Franceses, núm. 7, 2017, pp. 109-129

Asociación de Francesistas de la Universidad Española
Tenerife, España

Disponible en: <http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=80853720006>

- Cómo citar el artículo
- Número completo
- Más información del artículo
- Página de la revista en redalyc.org

redalyc.org

Sistema de Información Científica

Red de Revistas Científicas de América Latina, el Caribe, España y Portugal

Proyecto académico sin fines de lucro, desarrollado bajo la iniciativa de acceso abierto

L'expérience totalitaire en Europe : destruction et aliénation des individus dans l'œuvre de fiction de Katrina Kalda

Margarita ALFARO AMIEIRO
Universidad Autónoma de Madrid
margarita.alfaro@uam.es

Résumé

L'histoire littéraire contemporaine, liée à l'expérience totalitaire des pays de l'Europe de l'Est, se présente comme un cadre fort riche ouvrant sur l'analyse des comportements des individus soumis aux exigences du système. En partant d'un corpus de deux romans écrits par Katrina Kalda (1980), écrivaine exilée originaire de l'Europe de l'Est, nous présenterons des trajectoires (féminines) illustratives des conséquences d'une organisation qui détruit les individus en faveur de la notion d'État. L'introversion, le silence, la paralysie, l'aliénation mentale et finalement le suicide et l'exil deviennent les manifestations les plus représentatives d'une galerie de personnages qui agissent à la frontière de l'invraisemblable et de l'insoumission. Le roman, d'après Milan Kundera (1986 ; 2006), nous offre la meilleure voie d'expression d'une problématique existentielle, la perte et la dégradation des valeurs. L'auteur et ses personnages opprimés dénoncent les abus d'une organisation sociale destructive tout au long de plusieurs décennies.

Mots clés: Totalitarisme. Europe de l'Est. Écrivaines. Exil. Aliénation mentale. Dénonciation.

Resumen

La historia literaria contemporánea, relacionada con la experiencia totalitaria de los países de la Europa del Este, se manifiesta como un marco muy rico abierto al análisis de los comportamientos de los individuos sometidos a las exigencias del sistema. Partiendo de un corpus de dos novelas escritas por Katrina Kalda (1980), escritora exiliada originaria de la Europa del Este, presentaremos unas trayectorias (feme-

* Artículo recibido el 24/01/2017; evaluado el 14/06/2017; aceptado el 19/07/2017.

ninas) ilustrativas de las consecuencias de una organización que destruye a los individuos en favor de la noción de Estado. La introversión, el silencio, la parálisis, la alienación mental y finalmente el suicidio y el exilio son la manifestación más representativa de una galería de personajes que actúan en la frontera de lo inverosímil y la insubmisión. La novela, según Milan Kundera (1986; 2006), ofrece la mejor vía de expresión de una problemática existencial, la pérdida y la degradación de los valores. El autor y sus personajes oprimidos denuncian los abusos de una organización social destructiva a lo largo de varias décadas.

Palabras clave: Totalitarismo. Europa del Este. Escritoras. Exilio. Alienación mental. Denuncia.

Abstract

Contemporary literary history, linked to the totalitarian experience of the countries of Eastern Europe, presents itself as a rich framework opening up to the analysis of the behavior of individuals subject to the requirements of the system. Based on a corpus of two novels written by Katrina Kalda (1980), an exiled writer from Eastern Europe, we will present some (feminine) trajectories illustrating the consequences of an organization that destroys individuals in favor of the notion of State. Introversion, silence, paralysis, mental alienation and ultimately suicide and exile become the most representative manifestations of a gallery of characters who act on the borderline of unbelievable and insubordinate. The novel, according to Milan Kundera (1986, 2006), offers us the best way of expressing an existential problematic, the loss and degradation of values. The author and her oppressed characters denounce the abuses of a destructive social organization over several decades.

Keywords : Totalitarianism. Eastern Europe. Writers. Exil. Alienation mental. Denunciation.

0. Présentation

Tandis que l'isolement intéresse uniquement le domaine politique de la vie, la désolation intéresse la vie humaine dans sa totalité. Le régime totalitaire comme toutes les tyrannies ne pourrait certainement pas exister sans détruire le domaine public de la vie, c'est-à-dire sans détruire, en isolant les hommes, leurs capacités politiques. Mais la domination totalitaire, comme forme de gouvernement, est nouvelle en ce qu'elle ne se contente pas de cet isolement et détruit également la vie privée. Elle se fonde sur la désolation, sur l'expérience d'absolue non-appartenance au monde, qui est l'une des expériences les plus radicales et les plus désespérées de l'homme. [...] être déraciné, cela veut dire n'avoir pas de place dans le monde, reconnue et

garantie par les autres ; être superflu, cela veut dire n'avoir aucune appartenance au monde. Ce qui rend la désolation si intolérable c'est la perte du moi, qui, s'il peut prendre réalité dans la solitude, ne peut toutefois être confirmé dans son identité que par la compagnie confiante et digne de confiance de mes égaux (Arendt, 2002 : 306-307).

Le nombre d'auteurs femmes originaires de l'Europe de l'Est qui se sont exilées dans les dernières décennies du XX^e siècle en Europe occidentale sont assez nombreux : Oana Orlea (1936-2014), d'origine roumaine, Rouja Lazarova (1968-), d'origine bulgare, ou Agota Kristof (1935-2011) et Eva Almassy (1955-), d'origine hongroise, parmi beaucoup d'autres, et qui ont utilisé le français comme langue d'écriture (Delbart, 2005 ; Porra, 2011). Dans l'ensemble, elles offrent un vaste panorama thématique en rapport avec l'expérience vécue avant et après leurs exils, où les abus du totalitarisme sont au cœur de leurs écritures (Alfaro, 2005; 2011; 2012a; 2012b; 2013; 2014; 2016; Soto, 2012). A cet égard, le prix Nobel de Littérature décerné en 2015 à Svetlana Aleksievich montre aussi l'intérêt de l'auteur et de la société européenne pour arriver à découvrir les petites histoires des personnes qui pendant plusieurs décennies ont subi la tragédie de domination de l'URSS. La romancière décrit l'identité personnelle et collective de ce qu'elle appelle l'*homo sovieticus* ainsi que sa fin à la frontière du XXI^e siècle ; l'auteure se sert de la polyphonie chorale pour donner la parole aux victimes (Aleksievich, 2015).

Dans ce cadre, Katrina Kalda, d'origine estonienne, née à Tallinn en 1980, peut s'intégrer à cet ample échantillon pour illustrer de manière très significative les conséquences des régimes totalitaires sur les individus. Elle saisit la portée de « l'homo communiste (qui) ne s'appartient pas, il est ce que le parti-État a fait de lui, il doit se conformer à la fonction qui lui a été attribué, à l'image qu'il doit donner, au rôle qu'il doit remplir dans la collectivité, sous peine d'être éliminé » (Wolton, 2015: 772). Kalda habite actuellement en France où elle a publié jusqu'à présent trois romans : *Un roman estonien* (2010)¹, *Arithmétique des dieux* (2015)² et plus récemment *Le pays où les arbres n'ont pas d'ombre* (2016). Notre analyse portera donc sur la désagrégation, l'enfermement, le silence et les mensonges vécus par le peuple estonien et en particulier par l'auteure, par le biais de ses personnages, avant et après son arrivée en France. Katrine Kalda se sert de l'autofiction pour mettre en scène la vie de toute une galerie de personnages féminins qui se heurtent à une réalité amère et dont les consé-

¹ Le récit retrace l'évolution d'un jeune homme, August, qui écrit un roman-feuilleton peu après l'indépendance de l'ex-république soviétique, Estonie, au tour des années 1994. Le roman évolue à l'égard de l'esprit de la dissidence antisoviétique décrite sous le regard de la vie sociale et des individus. La fiction montre l'importance de la révolte intérieure du personnage principal du roman écrit au cœur de la fiction romanesque. Ce jeu de mise en abîme agit en tant que focalisation omnisciente.

² Prix littéraire Richelieu de la francophonie 2015

quences sont fort illustratives des symptômes et des dissociations psychiques provoquées par le système.

Pour ce faire, notre approche³ montrera l'évolution de deux moments différents du parcours existentiel des personnages de fiction de l'auteur : avant et après l'exil. Dans le premier cas, avant l'exil, ce sera son dernier roman publié, *Le pays où les arbres n'ont pas d'ombre* (2016), qui nous servira de référence. Et, dans le deuxième cas, l'expérience de l'immigration en France est traitée dans son roman intitulé *Arithmétique des dieux* (2013). Nous observerons au fil de notre étude l'importance que Kalda accorde à la mémoire individuelle et collective, la quête de l'identité et sa « mise en récit », d'après l'expression de Paul Ricœur (1983). Notre auteure se confronte à la reconfiguration mémorielle de son passé qui par la suite lui permettra de donner vie à son temps ontologique. La mémoire chez Kalda comporte donc une valeur de création au moyen de l'imaginaire. Le récit adopte par excellence la fonction d'exprimer l'expérience du temps vécu par le sujet.

En plus, son œuvre offre, du point de vue de la représentation sociale, un portrait dynamique où la fiction et le réel s'entrelacent. Deproost et alii (2008) signalent que dans les romans contemporains l'on peut trouver quatre fonctions primordiales : « une fonction cognitive (connaître le monde), une fonction pragmatique et comportementale (orienter l'action), une fonction de justification de l'action (à ses propres yeux et face aux autres), une fonction identitaire » (2008 : 38). Dès lors les romans de Kalda peuvent être considérés comme un exemple de représentation individuelle ayant une répercussion collective qui permet « une compréhension de soi et du monde ». À notre avis, la production littéraire de Katrina Kalda lui garantit donc « une estime de soi » (Deproost et alii, 2008 : 37) et la possibilité de « parvenir à accomplir le travail de deuil » si nécessaire afin d'atteindre son salut et sa réinsertion dans le monde (Todorov, 2015a : 32). Par ailleurs Tzvetan Todorov dans ses essais intitulés *Face à l'extrême* (1991) et *L'Homme dépaysé* (1996) défend la capacité de distinguer entre les valeurs vitales, les valeurs morales, la capacité inhérente de l'homme à refuser la destruction et l'autodestruction malgré les exemples historiques récents en rapport avec le totalitarisme. Les valeurs morales se manifestent et réagissent contre le mal imposé. L'homme dans ce contexte est poussé à disparaître ou à devenir de plus en plus fort et à survivre. Par la suite nous pourrions illustrer le défi des personnages de fiction qui luttent contre la dépersonnalisation imposée par le système.

³ Ce travail s'inscrit dans le cadre des objectifs du projet de recherche I+D+i du MINECO, référence FFI2013-43483-R.

1. Avant l'exil : *Le pays où les arbres n'ont pas d'ombre* (2016)

Katrina Kalda dans son dernier roman publié construit la fiction autour de l'évolution de trois femmes en situation de déplacement appartenant à trois générations différentes. Chacune d'elles représente une étape différente de l'évolution vitale : Marie, la plus jeune, sa mère Astrid, d'âge moyen, et sa grand-mère, Sabine, femme mûre. Elles configurent la matrice de la narration et montrent la construction axiologique de la femme sous un système qui dépersonnalise en faveur d'une communauté socialisante où tous les individus doivent se ressembler. Elles sont amenées à lutter contre le déterminisme du destin et à prendre conscience activement de la violence du système qui agit de manière factuelle contre les personnes et de manière symbolique comme un système d'oppression organisé (Deproost et alii, 2008 : 101).

Auparavant elles habitaient dans la Ville d'un pays anonyme dont le lecteur ne connaît pas le nom. Un an plus tôt elles ont été déplacées de force, à l'improviste et sans mobile apparent, dans un lieu malsain, contaminé et inhabitable où les gens se comportaient de manière misérable. Il s'agit d'une grande étendue sans aucun attrait, dominée par des usines et des immeubles délabrés et en mauvais état, que l'on connaît comme la Plaine. Il s'agit d'un espace isolé et séparé de la Ville où elles habitent ensemble. Sabine, la grand-mère, décrit ce lieu comme un *topos* sans espoir ni horizon ; heureusement qu'elle s'est donné, après son travail à l'usine, la tâche clandestine de répertorier les quelques espèces végétales présentes et de donner ainsi continuité à l'activité développée par son grand-père et son père à la Ville, tous les deux disparus à cause de leurs inquiétudes intellectuelles :

Depuis que je fais ce relevé, mon quotidien prend un aspect différent. Il est impossible pour un homme de vivre à la manière d'un être-humain lorsqu'on lui interdit d'exercer la moindre action sur son environnement et qu'on lui inculque la certitude de ne rien pouvoir créer. Ce qui rend la vie dans la Plaine presque insupportable, ce n'est pas la nourriture faite à partir d'aliments recomposés, le travail pénible à l'usine ni même l'absence d'intimité dans les logements mais la conviction que notre vie n'est que la perpétuelle transformation de ce que d'autres ont conçu, fabriqué, utilisé ailleurs : les produits de la ville. C'est exactement dans cette certitude que vivent la plupart des déplacés. [...] Les préoccupations matérielles occupent la totalité de la vie et des pensées, y introduire autre chose qui ne soit pas prévu par le fonctionnement de la Plaine, voilà la seule façon d'y échapper (Kalda, 2016 : 17).

Le fil conducteur, du point de vue narratif, sera tout au long du roman l'évolution entrelacée des histoires apparemment indépendantes des trois personnages qui s'interrogent sur les atrocités d'un système violemment influencé par les manipulations imposées. Elles réagissent d'une manière différente face à l'absence de liberté,

et manifestent leur peur et leur angoisse vitale à la frontière de la maladie mentale et du suicide.

Du point de vue énonciatif, le roman est articulé selon l'alternance de chapitres où les voix des trois personnages apparaissent intercalées de manière assez équilibrée. Or, Marie et Sabine, petite-fille et grand-mère, agissent du point de vue des manifestations scripturales dans le texte. Cependant, Astrid, la mère de Marie et la fille de Sabine, est le personnage dont la voix est la moins représentée en raison de son mauvais état de santé et de sa faiblesse mentale. Elle s'exprime de manière très nette en tant que victime d'un système qui la rend coupable et qui impose, afin de satisfaire ses propres objectifs, un châtiment personnel et collectif. Voyons la description que sa fille Marie fait d'elle dans les premières lignes du roman :

Ma mère est une montre qui s'est arrêtée.
 Son cœur continue de battre en émettant un petit tic-tac mais quoi qu'il lui arrive, rien ne change dans son visage ni dans ses yeux. Elle s'est arrêtée à l'instant où elle a su que sa vie dans la Ville avait pris fin. Depuis, elle existe au-delà d'elle-même : la grande aiguille regarde en arrière, par-dessus son épaule, vers le passé, et la petite vers le nord-est, du côté de la Ville. Ma mère est réglée à vie sur neuf heures cinq.
 Avant même que j'aie eu le temps de naître, ma mère était déjà bloquée. La cassure a dû se produire à l'époque où j'étais un fœtus de quelques mois. C'est alors qu'elle est devenue la chose que je connais : elle a cessé d'évoluer, de mûrir, de s'adapter. Moi, j'ai poursuivi ma croissance sans m'occuper du fait que le ventre nourricier s'est transformé en une boîte morte.
 Certains jours, j'ai une furieuse envie de la secouer pour voir quelle tête aurait une mère vivante, mais je crois qu'elle se contenterait de tomber, raide comme une bûche, les bras le long du corps, et qu'elle ferait un bruit sec en touchant le sol. Alors je la regarde et je serre les dents (Kalda, 2016 : 9).

Pendant tout le roman, chaque personnage parle de sa vie à la première personne, au passé et au présent, en rapport avec la vie des autres personnages féminins et masculins de la famille auxquels ils font référence en leur absence, soit parce qu'ils ont disparu de manière inexplicable soit parce qu'ils sont déjà morts. Cette stratégie permet de compléter le portrait de chaque personnage sous le regard de l'autre, un regard qui se caractérise par la dureté, la critique et très souvent l'incompréhension envers l'autre. Le lecteur a donc accès à un roman choral et polyphonique où les points de vue se complètent de manière discontinue et fragmentée.

De même nous observons que le style change en fonction du personnage qui parle. Marie, à cause de son inexpérience et de sa jeunesse, se sert du flux de la conscience qui évolue au cours des événements auxquels elle doit faire face ; sa mémoire

est presque absente et elle se situe notamment au présent. Elle est dominée depuis le début par la colère et la rage : « Je suis née en colère. La colère est mon élément comme d'autres ont pour éléments le feu, la terre ou l'eau. [...] alors seulement ma colère enfle pour de bon » (Kalda : 2016 : 11). Or, à mesure que le roman avance, elle s'installe dans le silence, dans le non-dit, elle affirme : « Il est horrible de devoir dire certaines choses. Les dire est peut-être plus horrible que de les vivre » (Kalda, 2016 : 221). À ce propos, elle accepte, sous la violence psychologique et sans pouvoir les refuser, les abus sexuels qui lui sont infligés par le surveillant, un être déformé physiquement, « irascible » et alcoolisé, qui règle la vie de Marie contre sa volonté. Ce phénomène illustre la capacité brutale du régime totalitaire de contrôler et de se servir des jeunes filles par le pouvoir des manipulations, c'était la manière de corrompre leur intégrité en tant que femmes. C'est ainsi que Marie peu à peu prend conscience des conditions de sa vie depuis sa naissance ; elle, à la différence de sa mère et de sa grand-mère, n'a pas connu la vie à la Plaine : « Moi, je suis une enfant de la Plaine. Je ne sais rien » (Kalda, 2016 : 200). Elle se rend compte aussi de l'importance de son âge, à la frontière des 15 ans, et elle ne veut pas accepter sa triste situation. Elle se donne le rêve et le projet d'atteindre une vie en liberté :

Je ne pense à rien de ce qui me concerne aujourd'hui ; je ne pense qu'à ce qui arrivera demain quand nous rejoindrons la Ville. À condition qu'on s'entraîne à arrêter de réfléchir, la vie de tous les jours prend le dessus. Il y a le tapis roulant de l'usine, [...] ; il y a la queue pour le hareng et le pâté de porc reconstitué ; il y a la queue pour le savon et une autre pour le gaz ; une fois par mois, il y a la queue au bureau de rationnement pour y retirer les tickets. La vie de tous les jours est la même quoi qu'il arrive à l'extérieur. Si on s'arrête de réfléchir, il est possible de vivre, même de cette façon » (Kalda, 2016 : 201).

C'est pour cela que Marie, poussée par sa mère, pense qu'elle doit tenter sa chance, celle de fuir, de quitter la Plaine pour se rendre à la Ville où elle pourra mener une vie meilleure, où elle pourra aller à l'école, accéder à la formation académique et à la connaissance scientifique. Elle construit donc son rêve d'évasion avec sa mère, Astrid, qui au dernier moment renoncera à son projet en raison de son incapacité physique et psychologique. Elle prend conscience de son malheur et de son aliénation émotionnelle. Malheureusement elle se laisse mourir face à l'angoisse existentielle et matérielle. Marie, malgré sa solitude et le fait de rester seule face aux dangers de fuir, entreprend, dans les dernières pages du roman, le voyage initiatique et quitte pendant la nuit la Plaine pour se rendre à la Ville. Il s'agit d'une autre manière de fuir de la réalité. Marie et sa grand-mère Sabine, qui participe aussi au moment de la fuite,

vivent l'idéal du salut face au déterminisme et au désir de destruction des hommes (Kalda, 2016 : 349).

L'auteure confère une importance majeure au récit du départ. Sabine et Marie vont au-delà de la Zone périphérique qui sépare la Plaine de la Ville pour se rendre ailleurs (Kalda, 2016 : 349). Elles avancent en silence, on dirait même, du point de vue de la perspective psychiatrique, qu'elles se trouvent dans un état de perturbation mentale et de comportement angoissé. Sabine se dit à la fin du roman :

Est-ce parce qu'il n'y a pas grand-chose à dire ou bien parce que les régions que nous traversons en ce moment, nos régions intérieures, ressemblent à un désert ? J'aimerais qu'il en soit autrement. J'ai souvent imaginé mon départ. Je me suis souvent vue m'enfonçant dans la Zone, retrouvant les odeurs de la forêt, son air plus doux, chargé d'humidité, faisant ce que mon père rêvait de faire, je crois : partir pour de bon (Kalda, 2016 : 349-350).

Le départ incarne finalement la libération au plan physique et moral ; elles traversent la frontière vers des régions oniriques qui ouvrent la voie à l'interprétation de symbolismes divers où le plus important est la capacité d'avoir pu quitter le système répressif. La grand-mère et la petite fille se dirigent vers un *no mans'land* porteur d'une nouvelle réalité matérielle, peut-être, et sans doute mentale :

Nous marchons. Marie aussi est silencieuse. Il n'y a peut-être rien à dire. Elle était allongée sous le chèvrefeuille ; je l'ai traînée là-haut. La fumée commençait à se répandre, elle pouvait à peine marcher. Comment est-elle arrivée là ? Un instant cette nuit, quand nous nous sommes enfoncées parmi les arbres et que le ciel a disparu, elle s'est approchée de moi et m'a saisi la main. [...] Pense-t-elle que nous marchons vers la Ville, en direction du nord ? Nous avançons vers l'est. Aucun endroit ne peut nous accueillir sinon la forêt elle-même, une forêt suffisamment profonde pour être soustraite à l'emprise des hommes, le pays où les arbres n'ont pas d'ombre (Kalda, 2016 : 351-352).

En ce qui concerne l'énonciation de Sabine, elle se manifeste à partir du journal intime qu'elle écrit lors du déplacement forcé, chaque page de son écriture est datée et le lecteur est informé de l'évolution chronologique dans les moindres détails. Les jours, les mois et les années passées à la Plaine apparaissent de manière exhaustive. Sabine évolue au moyen de son idéal de mettre sur pied une serre clandestine où elle applique ses connaissances et obtient le profit de certaines plantes médicinales. La serre, à la fin du roman, sera détruite de manière involontaire par le feu, ce qui est une autre manifestation du potentiel destructeur du système. De même, le récit de Sabine se caractérise par de nombreux retours au passé où se profile la filiation de la

famille, elle se remonte à son grand-père et à son père qui s'étaient consacrés à l'étude scientifique et qui avaient été expulsés de manière injuste par le système dictatorial qui n'accepte pas les progrès individuels. Finalement, tout au long des pages de son journal, elle offre le portrait de toute une société dominée par l'expérience totalitaire qui impose la collectivisation et la répression en même temps qu'elle anéantit les individus sous toutes ses formes. Bien que victime du style de vie de la Plaine, caractérisée par la promiscuité et l'isolement, elle arrive à s'en échapper mentalement grâce à sa ténacité et sa formation préalable. Par ailleurs, Sabine, qui est une femme très froide et rationnelle, contribue à la formation de Marie en dehors des normes établies ; elle lui apprend à lire et à éprouver du goût pour accéder à la connaissance de l'histoire et de la culture même si elle doit vivre dans le mensonge et l'interdit.

Enfin Astrid, située entre deux générations, exprime une voix intérieure souffrante qui se découvre face aux injustices vécues. Elle se présente comme une femme épuisée, sans force et qui n'a pas plus envie de vivre. Elle se trouve à la limite de ses forces physiques, elle a subi une forte détérioration psychologique notamment à partir du moment de leur déplacement, son récit représente le côté pathologique lié à la schizophrénie. Astrid est la voix par excellence qui découvre au lecteur un passé lié à l'expérience totalitaire la plus terrible, elle symbolise le lien, d'abord, et l'obstacle, par la suite, à l'homme d'État. De ce fait elle sera victime du déracinement et de la déportation les plus brutales. Elle se souvient de sa vie à la Ville où étant presque une adolescente elle fit la connaissance d'un homme public, un grand séducteur et marié, qui profitait de sa situation de domination. Cet homme était beaucoup plus âgé qu'elle et fait partie de la structure d'un État totalitaire dont il tirait profit. Ils deviennent amants pendant un temps et cette expérience pour Astrid comporte maintes difficultés au niveau personnel et aussi au niveau familial, des complications irréversibles qui seront inhérentes à la clandestinité. Le lecteur apprend tout au long de l'actualisation de ses souvenirs que la cause profonde du déplacement est liée au rapport caché d'Astrid avec cet homme public. Notamment au moment où elle communique à un ami proche de l'homme public qu'elle est enceinte, ce que lui provoque de graves conséquences pour elle et sa famille ; à partir de ce moment elle ne pourra plus voir son amant qui demeure inaccessible, de manière symbolique dans une tour-forteresse élevée, dans un espace caché et obscur où ses inférieurs ne peuvent pas se rendre. Par contre, toutes les rencontres avec Astrid avaient lieu dans un espace souterrain, à la cave de la bibliothèque publique où personne normalement n'avait accès.

Du point de vue de l'organisation sociale, la Plaine se présente comme un lieu invivable où les rapports humains s'orientent vers l'agressivité et où les comportements des individus sont inexplicables, violents et injustes. Tous les déplacés vivent dans un espace minimal, dans des appartements communautaires, sans la possibilité d'une vie intime et privée. Très visiblement les conséquences sont la peur, la colère et la schizophrénie pour ceux, la grande majorité, qui ne font pas partie du système. Par

contre, ceux qui sont les représentants du pouvoir, les vigilants, les plus médiocres parmi les médiocres, vivent dans des immeubles plus confortables, ils sont chargés de la surveillance de la population et de garantir le fonctionnement répressif jusqu'aux niveaux les plus extrêmes : cartes de rationnement, isolement de chaque habitant, travaux forcés dans les usines et impositions où le moindre respect est violé. Dans l'ensemble, la conséquence est la pénurie et la prolifération d'actes de vandalisme, vols et viols, notamment.

Les réactions déjà signalées, peur, colère, tristesse, mélancolie et soumission, se manifestent chez les trois protagonistes tout au long du récit même si leur manière de les somatiser est différente. La souffrance et la douleur sont décrites à un double niveau : physique et psychologique. Du point de vue physique, les manifestations corporelles décrites sont très abondantes, il y a toute une galerie d'individus vulnérables et déformés suite aux impositions et au manque d'attention au moment de l'enfance. Et du point de vue psychologique, tous les individus sont, avant ou après, détruits mentalement à cause de la capacité exterminatrice de l'organisation étatique sur ceux qu'il considère de manière gratuite comme leurs ennemis. À ce propos Todorov dans *L'homme dépaycé* (1996) introduit la question du dédoublement auquel est conduit l'individu sous un régime totalitaire afin de se défendre de la pression du pouvoir. La pensée double est une manifestation de la division de la personnalité qui se traduit en angoisse et en contradiction interne.

Du point de vue sociologique la Plaine, où manque l'essentiel (eau, électricité et nourriture) justifie sa raison d'être parce qu'elle accueille les usines qui approvisionnent en vivres et en matières premières la Ville. Son vrai sens se manifeste par sa capacité de faire progresser la Ville et d'accueillir en tant que travailleurs ceux qui sont refusés par le système :

Régis (un autre déplacé) m'a expliqué (à Marie) comment les choses se passaient. Les hommes qui occupent des postes importants dans la Ville peuvent décider qui sera déplacé. Ce n'était pas plus compliqué. La Ville a toujours besoin de se purger, ses capacités à nourrir les hommes, à fournir une place à chacun, à faire en sorte que l'ordre se maintienne ne sont pas infinies. Elle ne subsiste que parce que en expulsant certains elle crée de la place pour les autres (Kalda, 2016 : 341).

Par conséquent, Sabine, Astrid et Marie représentent trois faces et trois manifestations différentes de l'abîme vers lequel sont dirigés les trois personnages face à un parti-État qui s'est imposé comme omniprésent et où le projet d'une construction « commune » entre en confrontation avec le développement ontologique personnel. Tout au long du récit, Marie symbolise le courage d'entreprendre, grâce à la force reçue de sa mère, une existence ailleurs, éloignée de l'idée du communisme et du désert social auquel elles sont soumises. Elle réagit de manière très naïve contre une

politique répressive. Le récit s'interrompt sous le signe d'un voyage d'initiation à une nouvelle vie relevant du rêve et du paysage fantasmagorique. La fiction et le rêve sont-ils donc les seules issues possibles ? Cependant le lecteur entrevoit l'autodestruction d'Astrid comme la manière d'échapper aux injustices et aux violences. L'ensemble décrit bien le délire paranoïde de sa grand-mère Sabine qui tout au long du récit échappe à la réalité au moyen d'un vécu euphorique individuel, visant l'individualisme extrême capable des monstruosité pathologiques, une autre manifestation de la déréalisation mentale.

2. Après l'exil : *Arithmétique des dieux* (2013)

Ici, le lecteur se trouve face à un roman où le personnage principal est une jeune d'origine estonienne, Kadri Raud, qui a émigré en France avec sa mère, Kersti, à la fin des années quatre-vingt. Kadri, après plusieurs années à Paris, se consacre à l'étude du « folklore finno-ougrien » et des langues orientales (Kalda, 2013 : 12) malgré la désapprobation de sa grand-mère Eda, qui habite en Estonie et aurait voulu qu'elle se consacre à la chimie moléculaire. Sa mère joue un rôle essentiel en faveur de sa nouvelle quête d'identité. Mère et fille doivent s'adapter à leurs nouvelles vies à Paris, survivre matériellement et inaugurer une nouvelle manière de se situer au monde en dehors de l'expérience totalitaire vécue dans leur pays d'origine. Le récit se construit sur le dédoublement entre deux réalités différentes, Paris et Estonie, ainsi qu'en deux temps discontinus, le passé et le présent. Dans ce roman, contrairement au précédent, l'ancrage spatio-temporel est précis et les effets de réel sont abondants. Le lecteur a accès à toutes les données d'un temps historique très singulier en rapport avec une réalité géopolitique et culturelle concrète.

Kadri, au moment de l'écriture, a 34 ans et elle établit un parallèle entre son enfance dont elle a quelques souvenirs et sa nouvelle situation à Paris qui va lui permettre de saisir une nouvelle identité entre deux réalités culturelles (Kalda, 2013 : 27). Le souci de réalisme se manifeste aussi par sa description physique et sa situation sentimentale :

J'ai trente-quatre ans, et suis sans mari, ni amant, ni enfant.
[...] J'ai le visage asymétrique, des sourcils clairs presque inexis-
tants, des taches de rousseur sur le nez et sur les joues, qui
s'étalent et s'assombrissent à mesure que je vieillis (Kalda,
2013 : 68).

Tout au long du récit elle va remémorer plusieurs épisodes de son passé qui vont lui permettre de passer en revue sa vie pour mieux se situer au présent. C'est justement ce souvenir du passé et de la famille restée derrière elle ce qui constitue l'un des axes les plus marquants de l'évolution narrative. L'activité mémorielle qu'elle mène surgit d'une attitude profonde de sa conscience liée à des événements et à des

souvenirs très particuliers. La mémoire apparaît donc comme une activité parfois douloureuse mais nécessaire dont dépend la nouvelle reconstruction du personnage.

Après leur installation à Paris elle prend du recul et « elle éprouve une peur irrationnelle » et « une peur glaciale » capable de lui paralyser tout le corps. Katri adopte une perspective réflexive et évalue son passé. Elle se rend à l'évidence qu'elle a vécu une enfance maudite. Cela explique sa colère d'aujourd'hui « contre grand-mère, contre papa, maman, contre oncle Oskar, contre la nuit, les bruits méconnaissables et inquiétants, la promiscuité et la solitude, la peur qui émanait des adultes et changeait en agressivité, en colère » (Kalda, 2013 : 90). Elle est en colère contre le monde qui l'entoure.

Katri se servira du portrait des femmes de la famille, en particulier sa grand-mère, sa mère, ses tantes et les amies les plus proches pour mettre en évidence les méfaits d'un système sur une partie importante de la population. Elle veut aussi découvrir la raison profonde de son malaise psychique, de son angoisse, de l'obscurité qui la domine, de ses songes, rêves et cauchemars démoniaques ainsi que de sa « nausée irrépressible » (Kalda, 2013 : 15), qui se sont accentués après les funérailles de sa grand-mère, décédée à peine un an plus tôt. Elle la reconnaît comme responsable de son malaise à cause de son mauvais caractère et de son ingratitude envers les différents membres de la famille⁴ :

Quant à ma grand-mère, combien de comptes avons-nous à régler ! Ma grand-mère tyrannique et tendre, que j'ai aimée et détestée, qui m'a houspillée et caressée, intransigente, autoritaire, toujours en train de nous rabrouer, ma grand-mère aux yeux de chouette, aux cheveux châtain sur les photographies, blanc et gris dans ma mémoire, que j'ai adorée, trahie, reniée comme nous nous devons de le faire avec les êtres qui jouent un rôle essentiel dans notre vie (Kalda, 2013 : 17).

Par la suite nous centrerons notre attention sur quelques épisodes significatifs qui viennent à sa mémoire et qui vont l'aider à donner réponse à sa hantise et à sa dépression, laquelle se manifeste de manière virulente à plusieurs reprises.

Tout d'abord elle reconnaît le noyau de sa détresse à un moment donné de son enfance : son père et sa mère sont absents, ils travaillent en ville et elle éprouve une énorme tristesse : « Soudain je m'imagine que le monde est vide, ma famille a disparu, les hommes se sont volatilisés. Il n'y a plus que la forêt, le vent et les bêtes. [...] Je soupire profondément ; je pleure » (Kalda, 2013 : 28). En plus ce souvenir provoque en elle une réaction physique désagréable : « Soudain, je me mets à frisson-

⁴ Nous observons des éléments en commun avec Sabine, la grand-mère de Marie dans le roman que nous venons d'analyser. Sabine est une femme qui ne connaît pas les sentiments maternels ni la tendresse. Elle n'avait jamais embrassé sa fille Astrid qui souffrait de son indifférence. Elle se montrait toujours très intransigente envers elle et sa petite-fille Marie.

ner de peur. Une pensée s'impose à moi : j'aurais dû répondre à Eda, ce jour-là, faute de quoi elle ne me laissera pas en paix (Kalda, 2013 : 29). Ensuite, elle se souvient aussi avec douleur des reproches d'Eda envers elle et son père. Pourquoi Eda était-elle tellement intransigente envers ce père et sa fille ? :

J'entends (dans mon cauchemar) les paroles de grand-mère [...]. Seules les paroles de grand-mère Eda se répètent avec une acuité parfaite, avec l'accent d'exaspération particulier qui me faisait reconnaître entre toutes sa voix lorsqu'elle était en colère : « Tais-toi ! Tu n'es pas normale ! Vous êtes pareils, toi et ton père, des monstres, des inadaptés ! Vous ne comprenez rien ! Je devrais pourtant le savoir ! Vous ne faites pas partie de la famille ». [...] Comment jadis, le jour de la dispute, j'ai la curieuse impression qu'Eda a abattu sa dernière carte et que son jeu s'est retourné contre elle [...] Je sais que grand-mère a perdu, et je fais l'inverse de ce qu'elle attend : je la fixe dans les yeux et je me tais ; je suis gagnée par une joie perverse à l'idée de l'abandonner là, hébétée, tremblante de colère et de remords, [...] Au fond, peu importent les propos d'Eda, je les ai déjà oubliés ; seul m'importe le sentiment de la vengeance à la voir ainsi, défaite, faible et – je l'aperçois pour la première fois – vieille (Kalda, 2013 : 27).

Elle fouille de même dans ses souvenirs lors des différents voyages qu'elle fait en Estonie pendant l'été. Le premier voyage de retour en Estonie après leur arrivée à Paris aura lieu en 1992. Katri est rejetée par sa grand-mère Eda qui la voit comme une étrangère. Cette expérience, et les autres qui suivront lors des vacances d'été, lui permettront d'observer et d'écrire de l'extérieur les changements qui ont lieu dans le pays : l'indépendance est rétablie, l'ouverture politique se fait sentir dans les produits alimentaires disponibles tout comme dans les vêtements et les voitures qui inondent les routes. Toute une société, et avec elle ses individus, change en faveur de la démocratisation et d'une normalisation des comportements. Elle décrit la fin d'une longue période qui s'écroule et avec elle ressort la blessure émotionnelle.

Ce qui est le plus important pour son évolution identitaire et mentale, c'est sa découverte de la généalogie de sa famille, notamment du côté paternel qui symbolise la dimension étatique totalitaire la plus grossière. Elle est confrontée aux énigmes autour de l'identité de son père ainsi qu'à l'histoire dramatique de ses grands-parents, de son père et de sa mère qui ont été les victimes d'un système dictatorial qui a fait disparaître une bonne partie du peuple estonien sous la répression et la déportation. Ce dernier aspect est illustré par l'actualisation de l'arbre généalogique de la famille Tamm, notamment de Lisbeth Liiv (Liisi), une amie de sa grand-mère Eda Raud, qui sera déportée en Sibérie au moment de l'invasion de l'Armée rouge en 1941.

Du point de vue narratif, le roman est articulé autour de 27 séquences de longueurs très inégales où alternent les feuilles datées du journal intime de Kadri lors de son arrivée à Paris -entre le 5 janvier 2010 et le 30 juillet 2010- et les lettres signées par Liisi et adressées à sa grand-mère Eda - entre le 18 mars 1945 et le 21 septembre 1947- où elle décrit sa vie de déportée en même temps qu'elle y exprime sa gratitude envers Eda, puisque c'est elle qui s'est occupée de son enfant Johannes Tamm. À la fin du roman Kadri découvre, en revenant à Paris après un de ses voyages à Tallinn, « une enveloppe contenant les souvenirs d'Eda » (Kalda, 2013 : 210). Sa découverte lui permet d'accéder aux énigmes de la famille dont, à son avis, grand-mère Eda est responsable :

Je m'assieds près de la fenêtre, le paquet de lettres sur les genoux, et les lis l'une après l'autre. Je pense à Eda, à Ilmar, à Lisbeth, que je n'ai pas connue. De nouvelles questions m'assaillent, auxquelles plus personne n'a de réponse à apporter. Johannes Tamm, prétendument mort en 1941, serait-il le même petit garçon que Juhan Raud, mon père, qui faillit mourir de la coqueluche la même année ? Était-ce le même enfant auquel, l'un à la suite de l'autre, les certificats russe puis allemand conféraient deux identités ? Eda l'avait-elle – par quel moyen – recueilli et déclaré comme son enfant, ou les dates n'étaient-elles qu'une coïncidence ? Avait-elle menti à Lisbeth en prétendant que son fils était vivant, pour ne pas lui ôter cette dernière raison de vivre, ou au contraire menti à l'enfant qu'elle avait élevé en ne lui disant rien de sa véritable mère ? Je songe à Juhan, qui, peut-être, ignore qui était sa mère ; à Ilmar, l'époux taciturne d'Eda, dont je ne sais s'il était mon grand-père, ou si c'est à Jaan Tamm, dont je ne possède pas même de photographie, que nous devons la vie, mon père et moi. Je songe à la culpabilité d'Eda, au pot de soude laissé sur l'étagère, aux actes anodins, irréfléchis, dont une existence entière ne peut suffire à effacer les conséquences (Kalda, 2013 : 211).

En ce qui concerne son identité familiale, Katri se souvient de ses parents, de la capacité obsédante d'ordre de son père et du malheur de sa mère qui dut se soumettre pendant très longtemps aux exigences de sa belle-mère. C'est justement l'assemblage de ces deux éléments qui va déterminer la nécessité de sa mère de rompre avec son passé et de quitter son pays natal :

Finalement, en 1989, elle quitta Eda et son fils. [...] Elle sut trouver, comme à son habitude, la solution radicale : elle parvint à obtenir deux visas touristiques en voyage organisé pour aller passer quinze jours en France. [...] Elle ne devait revenir en Estonie que trois ans plus tard, pour assister enfin au jugement de son divorce [...]. Lorsque maman et moi sommes ar-

rivées à Paris, nous avons vécu dans le désordre le plus parfait. [...] Ce désordre était la manifestation de la vie, la preuve qu'elle était parvenue à échapper aux forces de pétrification en œuvre dans les manies de rangement de son mari, dans les catégories de pensées d'Eda, et de manière plus générale dans la classification de Mendeleïev qu'était le système social d'URSS, subdivisé en bons et en mauvais, en intellectuels et ouvriers, en ruraux et citadins, en éléments utiles et inutiles, obéissants et indociles (Kalda, 2013 : 33-34).

Katri se remémore aussi la situation de sa mère dans l'Estonie soviétique en tant que « professeur de piano et accompagnatrice de danse à l'Opéra », cela avait comme compensation « un salaire modique » et « une place inférieure dans la hiérarchie sociale » (Kalda, 2013 : 35). Avec la mère c'est toute une société qui est décrite sous le joug communiste. Toutefois « À Paris, on ne la plaça dans aucune catégorie. Elle était libre. Autrement dit nul ne s'en souciait » (Kalda, 2013 : 35). Elle travaillait toute la journée, d'abord en tant que femme de ménage et par la suite elle arrive à trouver d'autres postes de travail en mettant en avant ses compétences musicales. Katri, de son côté, lors de son arrivée dans la capitale française a des difficultés à l'école mais peu à peu elle fait des progrès. L'apprentissage d'une nouvelle langue étrangère constitue pour elle une manière de se libérer aussi bien de l'expérience vécue dans son passé que des patrons culturels imposés : « La brusque révélation de mes dons linguistiques semblait confirmer sa théorie selon laquelle l'apprentissage d'une langue seconde était vécu par les enfants d'immigrés comme une façon de trahir leur mère » (Kalda, 2013 : 37).

Elle découvre aussi son passé sous une autre perspective, elle a accès à des photos trouvées dans l'enveloppe. Elle fixe son attention sur deux de celles-ci : « une grande photo rassemblant toute la famille, prise à l'occasion d'un anniversaire d'Eda » (Kalda, 2013 : 40) où apparaissent les différents membres de la famille et ainsi qu'une autre photo de sa mère et de son père où elle observe l'incompréhension entre eux. Sa mère y apparaît comme une femme mûre qui veut se libérer de toutes les charges du passé, elle était fatiguée de son mari, de sa mère et du métier de son mari, premier violon très reconnu. Sa mère fut très souvent humiliée par la famille de son mari et son sentiment était de désarroi et de colère à cause de l'esprit « tortionnaire » d'Eda (Kalda, 2013 : 42), sa belle-mère qui symbolise l'esprit malsain du système. Katri, en plus, en observant les deux photos, perçoit quelques différences entre son père et ses frères cadets. Elle se dit : « En même temps que les souvenirs, un doute m'envahissait. Je ne savais rien de l'enfance de mon père, et jamais je n'avais interrogé ma grand-mère à ce sujet » (Kalda, 2013: 43).

Elle se souvient aussi de son incontinence nocturne quand elle était petite et des châtiments qu'elle recevait de sa grand-mère car à l'âge de 5 ans, elle fut déplacée

de la ville à la campagne dans l'Ouest de l'Estonie avec ses grands-parents Eda et Ilmar. Elle se souvient également de l'indifférence avec laquelle elle était traitée par Eda qui prit la décision de la laisser pendant trois semaines dans un hôpital pédiatrique, presque comme un orphelinat, afin de la soumettre, d'arrondir ses singularités et d'en finir avec ses mauvaises habitudes (Kalda, 2013 : 60). Tout un exercice d'endurcissement physique et psychologique.

Outre la récupération mémorielle au moyen de photos et de souvenirs, elle fait aussi des rêves cauchemardesques en rapport avec des images entrelacées sous la toile de fond des événements historiques et de son expérience de solitude à Paris. Elle se réveille très souvent angoissée parce qu'en Estonie « la guerre vient de commencer » et elle doit quitter son pays le soir et traverser une forêt⁵. Cela explique qu'à Paris elle a peur des bruits, elle est angoissée, elle doit apprendre à reconnaître les bruits des voisins et à se libérer de la peur qui la rend « fébrile et attentive » (Kalda, 2013 : 97-99).

La protagoniste de l'histoire, après cette douloureuse prise de conscience envers son passé, celui de sa famille et de tout le peuple auquel elle appartient, considère que « l'angoisse de l'avenir », « la tristesse du passé », « les doutes et les préoccupations » causés à son peuple doivent se dissoudre progressivement. Kadri, après avoir souffert une très forte dépression et avoir vu sombrer sa vie, elle se laisse entraîner par l'alcool et les anxiolytiques, elle intériorise la sage décision de vivre « sa propre vie » et de bâtir une barrière entre elle et son passé (Kalda, 2013 : 212). Ainsi le récit comporte une forte portée cathartique. Soudain sa douleur lui permet d'aiguiser les sens et elle entend une voix intérieure. Après cette situation de névrose existentielle, elle essaie de trouver un sens à sa vie et elle se dit :

« Notre serviette est rien qu'à nous. Notre vie est rien qu'à nous. Notre serviette, on peut la prêter ». Je fus prise de vertige. Quelqu'un en moi affirmait, au contraire, que nous ne cessions de prêter notre vie, au point de douter qu'elle fût la nôtre, qu'elle nous appartînt encore. Je sortis du jardin et je marchai le long du quai. Ce qui me restait de volonté était tendu vers l'effort de ne pas voir, de ne pas savoir, de ne pas ressentir (Kalda, 2013 : 133-134).

À la fin du roman le regard envers sa famille devient nettement plus compréhensif. Asta, une amie de grand-mère Eda et témoin vivant encore du passé familial, raconte à Katri les mésaventures arrivées à la famille et notamment la situation vécue sous la domination de l'URSS où l'on n'avait pas le droit d'exister. En plus il y avait des rôles assignés et une division entre les victimes et les bourreaux : « Seuls ceux qui

⁵ Nous observons le parallèle avec la fin du roman analysé *Le pays où les arbres n'ont pas d'ombre* (2016) où le personnage principal, Marie, réussit à fuir en direction de la forêt durant la nuit.

commettaient les véritables crimes n'éprouvaient pas de culpabilité car, à la place de la conscience, ils avaient le pouvoir, et ils dictaient ce qu'on devait penser » (Kalda, 2013 : 184).

Kalda montre en essence qu'au cœur du système totalitaire se trouve le problème du comportement moral où les limites entre le bien et le mal se confondent en faveur d'une fragmentation intérieure (Todorov, 1991). L'obéissance agit à l'extérieur et cependant aux profondeurs les plus intimes a lieu un processus de décomposition mentale ou bien un idéal de quête surnaturelle, c'est le cas des personnages décrits par notre auteure :

Je pensai à grand-père et à tous ceux qui, à la faveur du hasard, avaient réchappé aux camps, et qui n'arrivaient pas à savourer la vie, à jouir d'exister encore, mais qui continuaient au contraire de vivre une demi-existence. C'était des hommes qui avaient travaillé, s'étaient mariés, avaient donné naissance à des enfants, mais une partie d'eux-mêmes restait figée dans le passé. [...] Des hommes qui se reprochaient leur faute, comme si, dans les comptes du Tout-Puissant, dans l'arithmétique des dieux, le nombre de morts et des vivants avait été fixé d'avance et que la sauvegarde d'un être humain y avait pour corollaire le sacrifice d'un autre. Peut-être, après tout, le principe divin n'était-il qu'une immense machine à calculer, à penser, à comparer. Peut-être venait-elle de là, cette volonté désespérée d'Eda de faire de nous des mathématiciens, des physiciens, des scientifiques, des êtres ayant prise sur le monde des chiffres ; mais les calculs dérisoires des hommes pouvaient-ils résoudre les équations des dieux ? (Kalda, 2013 : 185-186).

Après la mort d'Eda, qui se suicide de manière tragique à cause de son désespoir et de son manque de cohérence, la tristesse, la douleur et les remords réapparaissent chez Kadri qui malgré tout continue à voir Eda sous le signe du malheur qu'elle leur avait infligé : « Ni l'amour, ni la jeunesse, ni l'enthousiasme, ni la douleur, ni la déception ne pouvaient d'ailleurs y prendre place. Il n'y avait que l'autorité, l'ambition, un sens pratique hors du commun qui coïncidaient avec les souvenirs que j'avais d'elle » (Kalda, 2013 : 199).

Cette sensibilité de Kadri se complète à la fin du roman avec un élément paratextuel fort illustratif de la situation en Estonie. Elle devient aussi grâce à son récit la porte-parole de la dénonciation. En effet, les données rapportées font partie de l'histoire d'un peuple qui a été persécuté. Le 14 juin 1941 eut lieu *La grande rafle* en Estonie. Liisi, amie d'Eda, est déportée en Sibérie et son mari exécuté. Voilà une histoire dramatique, insérée au cœur du récit, qui à la fin du roman justifie le malheur porté par la famille Raud et qui marque le sentiment de nausée de Kadri :

Dans la nuit du 13 au 14 juin 1941, dans l'Estonie occupée par l'armée soviétique, 9 603 personnes furent arrêtées. Parmi

celles-ci figuraient 3 512 hommes, 3 024 femmes et 3 067 enfants.

Les hommes furent envoyés dans des camps de prisonniers, les femmes expédiées en relégation dans des régions sous-développées de Sibérie, et employées aux travaux forcés.

Entre le 5 juillet et le 15 décembre 1944, l'armée nazie occupa le territoire estonien. On estime à 8 000 au minimum le nombre de personnes civiles assassinées ou mortes en camps durant cette période, parmi elles les membres de la communauté juive d'Estonie (un millier de personnes).

En 1945, après le retour de l'Armée rouge sur le territoire estonien, une deuxième vague d'arrestations toucha les hommes qui avaient combattu contre l'Armée rouge durant l'Occupation allemande.

En mars 1949, lors de la troisième vague de déportations, 20 498 personnes accusées d'être « des koulaks, des bandits, des nationalistes » furent envoyées en Sibérie : 4 500 hommes, 10 274 femmes et 5 724 enfants. Parmi eux se trouvaient des mineurs, déportés une première fois en 1941, qui avaient reçu l'autorisation de retourner dans leur pays, et qui furent arrêtés une seconde fois.

L'association Memento estime qu'entre 1939 et 1951, en raison de la guerre, de l'émigration, des assassinats et des déportations, le pays perdit 25% de sa population (Kalda, 2013 : 213-214).

Les lettres greffées dans le récit de Katri dévoilent au lecteur la situation vécue par Liisi, une fois déportée sans aucune justification apparente. Elle habitait dans un baraquement avec des Russes, des Moldaves, des Lituaniennes, et d'autres Estoniens avec qui elle pouvait évoquer des souvenirs sans aucun autre espoir. Elle travaillait en usine dans des conditions infrahumaines, elle manquait de l'essentiel pour vivre et les conditions climatologiques étaient extrêmes. Toute sa vie avait été dominée par le désespoir et une profonde tristesse jusqu'à sa mort le 25 mai 1948 après avoir donné naissance à une fille appelée Kati. Notons à ce propos la similitude avec le prénom du personnage principal, Katri ; cependant le décalage chronologique rend évidente la dissimilitude entre les deux personnages. Or, au plan symbolique, Kati et Katri sont issues des mêmes conditions totalitaires, même si le roman ne relate pas le destin de Kati et donc fait penser à un possible rapport.

Pour finir, Katri est le personnage focal de ce roman que nous venons d'analyser. C'est en partant de son regard que nous découvrons la portée de son angoisse existentielle liée essentiellement aux femmes âgées de sa famille : sa grand-mère paternelle Eda et son arrière-grand-mère maternelle Lydia. Deux femmes dures, farouches et même sordides. Eda et Lydia sont les victimes d'un système qui a engendré

de nombreuses victimes mentales, proches de la folie. L'une et l'autre sont porteuses de la pénurie vécue par les générations à venir. Katri, en même temps que sa mère, se libère finalement de son passé et accède à la richesse de sa vie intérieure après avoir exorcisé son malheur personnel et celui de tout son peuple grâce à l'expérience du déplacement et à l'effort d'intégration dans la société d'accueil.

3. Conclusion

Nous pouvons retenir de notre analyse deux aspects importants qui enrichissent le panorama de la littérature contemporaine en Europe écrite en langue française. D'un côté, la valeur littéraire de l'œuvre de Katrina Kalda qui raconte d'un point de vue personnel les convulsions d'une page de l'histoire en rapport avec le peuple estonien et sa capacité de s'en sortir et de surmonter les méfaits produits par ce passé. D'un autre côté, ses romans offrent non seulement une qualité esthétique indéniable par sa composition formelle et l'agencement des thèmes, mais aussi par la portée de sa lutte personnelle contre le mal. La production littéraire de Kalda exprime l'indicible et le pouvoir de la fiction contre les événements historiques. L'auteure aborde le portrait de l'homme *communistus* qui vit « en permanence partagé entre son personnage social officiel, obéissant et soumis, et son moi privé, libre et rebelle » (Wolton, 2015: 1124).

Ses personnages féminins à forte ressemblance autobiographique, Marie dans son roman *Le pays où les arbres n'ont pas d'ombre*, et Katri, dans *l'Arithmétique des dieux*, transforment leur réalité intérieure et s'imposent en tant que figures principales appartenant à une nouvelle génération qui s'empare de la parole ayant une force morale indéniable. Il s'agit de deux personnages qui élaborent leur propre parcours d'héroïsation ontologique et d'insoumission à la perversité d'un système qui détruit l'individu et le soumet à la désolation au moyen de la violence et de la brutalisation (Todorov, 2015b). Marie représente la quête d'un idéal de libération, à la frontière de l'onirisme irréel. Katri, par contre, symbolise l'évolution vers l'expérience initiatrice, la naissance à une identité nouvelle, bi-culturelle, dépourvue, après un très long chemin de souffrance et d'objectivation, de la blessure morale et du trauma vécus par les autres femmes de la famille. La galerie ici représentée montre des identités-victimes sur différents plans : intellectuel (manque de pensée et d'idées), affectif (indifférence aux autres et au monde) et comportemental (repli sur soi), qui conduisent vers l'autodestruction, voire au suicide. Par conséquent, la mort par abandon d'Astrid s'avère être une fracture contre l'oppression, et notamment le suicide d'Eda, la grand-mère de Katri, pourrait être interprété comme le parricide du système totalitaire. Au moyen de ces deux ruptures dramatiques s'ouvre la voie au déplacement vers une autre culture, une autre société et une autre morale existentielle.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALEKSIÉVICH, Svetlana (2015): *El fin del "Homo sovieticus"*. Traducción de Jorge Ferrer. Barcelona, Acantilado.
- ALFARO, Margarita (2005): « Exilio y escritura femenina intercultural: Agota Kristof », in V. Maquieira *et al.* (ed.), *Democracia, feminismo y universidad en el siglo XXI*. Madrid, Ediciones de la Universidad Autónoma de Madrid, 643-658.
- ALFARO, Margarita (2011): « Gémellité, dédoublement et changement de perspective dans la trilogie d'Agota Kristof : *Le Grand Cahier, La Preuve, Le Troisième Mensonge* », *Cédille, revista de estudios franceses*, Monografías 2 (Juan Herrero Cecilia, ed., *El mito del doble en la literatura contemporánea de lengua francesa: figuras y significados*), 286-306. Disponible sur : <http://cedille.webs.ull.es/M2/12alfaro.pdf>.
- ALFARO, Margarita (2012a): « Agota Kristof », in M. Alfaro, Y. García y B. Mangada (coord.), *Paseos literarios por la Europa intercultural*. Madrid, Calambur, 73-91.
- ALFARO, Margarita (2012b): « Eva Almassy », in U. Mathis-Moser et B. Mertz-Baumgartner (dir.), *Passages et ancrages en France. Dictionnaire des écrivains migrants de langue française (1981-2011)*. Paris, Honoré Champion, 523-525.
- ALFARO, Margarita (2012b): « Rouja Lazarova », in U. Mathis-Moser et B. Mertz-Baumgartner (dir.), *Passages et ancrages en France. Dictionnaire des écrivains migrants de langue française (1981-2011)*. Paris, Honoré Champion, 678-681.
- ALFARO, Margarita (2012b): « Oana Orlea », in U. Mathis-Moser et B. Mertz-Baumgartner (dir.), *Passages et ancrages en France. Dictionnaire des écrivains migrants de langue française (1981-2011)*. Paris, Honoré Champion, 678-681.
- ALFARO, Margarita (2013): « Literatura femenina en Europa. Representación literaria de las relaciones intergeneracionales: Fátima Mernissi. Rouja Lazarova », in P. Folguera *et al.* (eds), *Género y envejecimiento*. Madrid, Ediciones Universidad Autónoma de Madrid, 82-90.
- ALFARO, Margarita (2014): « La construction d'un espace géo-poétique francophone en Europe : l'expérience totalitaire et la représentation de l'exil », *Dedalus. Revista Portuguesa de Literatura Comparada*, 17-18 (II), 1243-1260.
- ALFARO, Margarita (2016): « Ectopic Literature: The Emergence of a New Transnational Literary Space in Europe in the Works of Eva Almassy and Rouja Lazarova », in K. Averis and I. Hollis-Touré (Ed.), *Exiles, Travellers and Vagabonds. Rethinking Mobility in Francophone Women's Writing*. Cardiff, University of Wales Press, 232-248.
- ARENDT, Hannah (2002): *Le système totalitaire. Les origines du totalitarisme*. Traduction de Jean-Loup Bourget, Robert Davreu et Patrick Lévy. Paris, Éditions du Seuil.
- DELBART, Anne Rosine (2005) : *Les exilés du langage. Un siècle d'écrivains français venus d'ailleurs (1919-2000)*. Limoges, PULIM (coll. Francophonies).
- DEPROOST, Paul-Augustin *et al.* (2008) : « Archétype, Mythe, Stéréotype : pour une clarification terminologique », in P.-A. Deproost, L. van Ypersele, M. Watthee-Delmonte (éd), *Mémoire et identité. Parcours dans l'imaginaire occidental*. Louvain, Presses Universitaires de Louvain, 17-53.

- KALDA, Katrina (2010): *Un roman estonien*. Paris, Gallimard.
- KALDA, Katrina (2013) : *Arithmétique des dieux*. Paris, Gallimard.
- KALDA, Katrina (2016) : *Le pays où les arbres n'ont pas d'ombre*. Paris, Gallimard.
- KUNDERA, Milan (1986) : *L'Art du roman*. Paris, Gallimard.
- KUNDERA, Milan (2006) : *Le rideau. Essai en sept parties*. Paris, Gallimard.
- PORRA, Véronique (2011) : *Langue française, langue d'adoption. Une littérature « invitée » entre création, stratégies et contraintes (1946-2000)*. Hildesheim/Zürich/New York, Georg Olms Verlag.
- RICCEUR, Paul (1983) : *Temps et récit 1*. Paris, Éditions du Seuil (coll. L'ordre philosophique).
- SOTO, Ana Belén (2012) : « À la recherche d'une identité plurielle au féminin dans l'œuvre de Rouja Lazarova ». *Çédille, revista de estudios franceses*, 8, 283-297. Disponible sur : <http://cedille.webs.ull.es/8/17soto.pdf>
- TODOROV, Tzvetan (1991) : *Face à l'extrême*. Paris, Éditions du Seuil.
- TODOROV, Tzvetan (1996) : *L'homme dépaycé*. Paris, Éditions du Seuil.
- TODOROV, Tzvetan (2015a): *Les abus de la mémoire*. Paris, Arléa.
- TODOROV, Tzvetan (2015b): *Insoumis*. Paris, Éditions Robert Laffont.
- WOLTON, Thierry (2015) : *Une histoire mondiale du communisme. Les victimes. Essai d'investigation historique*. Paris. Grasset.